

Discours de Taha Hussein Pacha devant Sa Majesté le Roi à l'Institut du désert

Al-Ahram, 31 décembre 1950

Mon Seigneur, Votre Majesté :

Quelle magnifique leçon vous donnez à votre peuple en ces jours surtout : une leçon de fidélité ! Il est bon que les hommes en tirent profit et que leurs cœurs et leurs esprits s'y attachent. Il y a trois jours, nous célébrions une œuvre insigne de votre illustre père, l'Université Fouad Ier. Hier, nous célébrions une grande œuvre de votre noble grand-père, la Société de géographie. Et aujourd'hui nous célébrons la plus grande œuvre de Fouad, que Dieu illumine son visage : l'Institut du désert.

Vous êtes toujours parmi nous, mon Seigneur, à ces cérémonies. Vous les honorez, vous emplissez nos cœurs de bonheur et nos âmes de joie, et le peuple voit votre sollicitude pour le savoir et pour les savants, comme il voyait celle de votre père, et y trouve l'image splendide d'une fidélité sans égale et sans limite. Vous êtes digne d'être le maître de votre peuple en matière de caractère : celui qui règle la conduite d'un individu envers autrui, et celui qui règle la conduite d'un peuple envers son roi et d'un roi envers son peuple.

Vous enseignez aux hommes comment les fils doivent rester fidèles à la mémoire de leurs pères, et vous enseignez au peuple à suivre l'exemple de son roi et à rester fidèle aux rois justes et réformateurs.

Votre illustre père, mon Seigneur, méritait plus que tout autre la fidélité des fils envers leurs pères et celle des peuples envers leurs rois, et je n'exagère pas en disant qu'il méritait, plus que la plupart des rois, la fidélité de l'humanité à sa mémoire impérissable. Ce n'est pas peu de chose que de fonder, dans l'Orient arabe et le monde islamique, la première université moderne selon les méthodes modernes. Ce n'est pas peu de chose non plus que de fonder, dans le monde oriental et islamique, le premier institut moderne du désert.

Cette université ne sert pas l'Égypte seule mais tous les hommes, et cet institut ne sert pas l'Égypte seule mais le monde entier. Les institutions du savoir, mon Seigneur, ne sont bornées ni à une patrie ni à

une race ; elles appartiennent à toute l'humanité, et celui qui fonde un institut ou une université ne sert pas seulement son pays mais tous les pays.

Votre père était le plus digne de cette fidélité, de votre part comme de celle de son peuple, car il ne s'est pas contenté de l'université qu'il avait fondée, ni de la Société de géographie qu'il avait ranimée, ni des multiples formes de civilisation qu'il avait répandues. Il a médité, calculé et tenté cette grande aventure de l'esprit que seuls les grands hommes entreprennent : rapprocher ce qui est lointain, écarter les sources de peur, d'épouvante et de terreur, rendre le désert fertile et sûr, et en faire une source de savoir, d'instruction, de sécurité et de calme.

Nous sommes, mon Seigneur, le peuple qui pense le plus au désert et qui en subit le plus l'influence. Le désert nous serre des deux côtés, et notre grand Nil n'est qu'un mince ruban qui coule entre deux déserts immenses.

Penser au désert, c'est penser à élargir le Nil jusqu'à ce qu'il répande son bienfait sur toute la terre et inonde ses deux rives de fertilité et de croissance. Mais nous nous souvenons du désert non seulement parce qu'il nous serre des deux côtés ; nous nous en souvenons aussi parce que notre ancienne littérature arabe n'a rien dépeint comme elle a dépeint le désert : grandiose et terrifiant, plein d'horreur, de peur et d'épouvante, repaire de crainte et de tourment, cerné par la peur de toutes parts, où les fauves courent en liberté et tuent quiconque croise leur chemin ou tombe entre leurs mains.

Voilà l'image du désert que nous a laissée notre littérature arabe : terreur, peur et horreur. Votre illustre père, mon Seigneur, n'a voulu que dissiper tout cela et faire du désert une source de recherche, de savoir, d'instruction et de lumière ; permettre aux hommes de le connaître comme ils connaissent leur terre fertile, de l'exploiter comme ils exploitent leur terre fertile, et d'en tirer bien, bénédiction et profit.

Il le voulait lorsqu'il pensa à faire de l'institut un foyer pour ceux qui étudient le désert, qui examineraient sa terre et son climat, sa flore et sa faune, toutes ses propriétés, d'abord pour instruire les hommes, ensuite pour rendre possibles son usage et son profit. Il leur ouvrait ainsi une source de savoir et une source de maîtrise sur une nature effrayante et indocile.

Ainsi pensa votre père, et à peine avait-il pensé qu'il se résolut, et à peine s'était-il résolu qu'il agit. Il fonda l'institut, mon Seigneur, et voulut le fonder seul, de sa propre force et de sa propre fortune, sans demander au gouvernement de le fonder. C'était une entreprise qu'il assumait et dont il voulait supporter les frais, afin que, lorsque son utilité serait apparue, le peuple et tous les hommes en profitent sans rien déboursier. Il le fonda et lui assigna une dotation immense pour couvrir ses besoins. Il ne se borna pas à doter des terres fertiles ; il dota aussi l'édifice altier. Puis le décret de Dieu le rattrapa et il rejoignit son Seigneur avant d'achever ce qu'il avait commencé, et vous êtes venu, portant la bannière, poursuivre jusqu'au but et achever le chemin qu'il avait entrepris.

Voici maintenant l'institut ouvert, et voici les savants du monde venus se joindre aux Égyptiens pour honorer la mémoire de votre père et offrir à Votre Majesté leurs remerciements sincères pour la sollicitude que vous portez au savoir et aux savants, pour les moyens de recherche et de connaissance que vous mettez à leur disposition, et pour cette richesse que les hommes ne possèdent que lorsque tous, en tous pays, la partagent. Cet institut, mon Seigneur, est un fruit de ce règne heureux que présida votre père, mais un fruit qu'il a commencé et que vous avez mené à maturité. En restant fidèle à votre père, en assistant à cette cérémonie et en achevant ce qu'il avait commencé, vous enseignez la fidélité à tout le peuple égyptien.

Mais lorsque vous vous êtes intéressé à cet institut, mon Seigneur, vous avez vu le savoir progresser autour de vous et des choses nouvelles apparaître, inconnues lorsque votre père y pensa pour la première fois, et vous avez vu que l'université qu'il avait fondée avait déjà formé des jeunes gens capables d'étudier le désert et d'en porter les charges.

L'institut possède une vaste bibliothèque, un vaste musée et une salle de conférences, et il aura autour de lui un jardin particulier ne contenant que des plantes et des choses du désert. Il réunit tout ce dont les savants ont besoin pour la recherche et la production. Votre père, mon Seigneur, était le moins égoïste des rois et celui qui pensait le moins à lui-même, et il voulait que son pays lui ressemble, exempt d'égoïsme. Il pensait que l'homme ne peut vivre seul, ni les patries et les peuples ; que la solidarité et la coopération sont le fondement de la civilisation ; et c'est pourquoi il pensa cet institut comme un cercle où pourraient se retrouver les savants de toutes les parties de la terre qui s'intéressent au désert, et où les spécialistes pourraient collaborer à la recherche, quelles que soient leurs patries et leurs races.

Ainsi le voulait-il, ainsi l'avez-vous voulu, et ce que vous avez voulu tous deux s'est accompli. Ces savants venus en Égypte partager cette cérémonie sont la preuve éclatante que ce que voulait votre père, la coopération humaine dans le bien, la piété et le savoir, et ce que vous avez voulu vous-même, s'est réalisé par son ordre et par le vôtre, et a porté ses fruits aujourd'hui.

À vous, mon Seigneur, nos plus beaux remerciements et notre plus sincère révérence pour votre sollicitude envers cet institut ; et à votre illustre père la miséricorde de Dieu et Son agrément. Que Dieu illumine son visage, mon Seigneur, et lui donne place parmi les justes et les réformateurs.